



Valérie resserra les pans de sa veste doublée autour d'elle. Le froid commençait lentement à la gagner. Quelques badauds avaient fait leur apparition et déambulaient parmi les étalages de bric-à-brac de la brocante. Il était encore tôt, mais les gens savaient que la bonne affaire se dénicher aux aurores. Tout en surveillant d'un regard distrait, elle songeait à sa vie, bien morne depuis un sacré bout de temps. Puis ses pensées dérivèrent vers son fils et un sourire éclaira son visage. Comme il avait grandi subitement. Ce n'était plus un petit garçon à présent. *Joey. Son petit Joey.* Il lui semblait pourtant qu'elle l'avait mis au monde pas plus tard qu'hier. Les années filaient tellement vite.

Un monsieur l'interpella à propos d'un vieux poste de radio trônant au milieu d'un tas d'autres choses. Ils marchandèrent le prix et finirent par tomber d'accord. L'homme partit en

emportant son trophée sous le bras. La jeune femme empocha l'argent avec satisfaction. Cela viendrait à point pour arrondir la fin du mois. Son travail à mi-temps à la bibliothèque de la ville était agréable, mais le salaire n'était pas bien lourd. Heureusement, Pascal lui versait régulièrement la pension alimentaire de leur fils. Sans quoi elle se demandait bien comment elle ferait pour vivre décemment. La brocante lui procurait également un appoint non négligeable et, tout compte fait, elle ne se débrouillait pas si mal côté fric.

D'autres personnes lorgnaient sur les objets étalés à ses pieds et Valérie se força à être plus attentive, répondant à leurs questions et les invitant à proposer leur prix. Toute à ces discussions, elle n'avait pas encore remarqué l'homme qui s'était brusquement arrêté et la dévisageait en fronçant les sourcils, l'air dubitatif.

Valérie conclut une nouvelle vente et se redressa, balayant du regard son échoppe improvisée. Ce faisant, ses yeux croisèrent ceux de l'inconnu qui la scrutait si intensément. Troublée, la jeune femme porta son attention vers un autre client. Elle sentait la vague de chaleur qui avait envahi ses joues et pestait intérieurement contre cet excès d'émotivité qui lui avait déjà joué bien des tours. Un homme la regardait, voilà tout. Il n'y avait pas de quoi fouetter un chat ! Elle risqua un coup d'œil en coin vers l'inconnu au moment même où celui-ci tournait les talons. Elle le vit secouer pensivement la tête de gauche à droite, dans un mouvement machinal de dénégation, avant de s'éloigner à pas lents, un peu hésitant.

Pourquoi l'avait-il donc fixée comme cela ? Avait-elle le nez de travers ? Louchait-elle sans le savoir ? Par précaution, elle lissa ses cheveux vers l'arrière et vérifia l'ordonnance de sa queue de cheval, mais là non plus, rien ne clochait.

Domage... se surprit-elle soudain à penser... il n'était pas mal du tout, ce specimen masculin...

- Tss... tss... tss..., tu dérailles ma pauvre fille, marmonna-t-elle entre ses dents. Et puis d'abord, il était bien trop jeune pour toi...



Haussant les épaules, fataliste, elle se pencha sur son étal afin de rectifier la place de certains bibelots.

La matinée avançant, la foule commença à envahir les lieux et Valérie parvint à écouler pas mal de marchandises tout au long de la journée. Une fois rentrée chez elle, fourbue mais radieuse, elle claqua la porte derrière elle.

- Joey ? Tu es là mon chéri ? Maman est rentrée !

Elle posa son sac et ses clefs de voiture sur la table de la cuisine et ouvrit le réfrigérateur, y puisant la bouteille de jus d'orange. Epuisée, elle se laissa tomber sur une chaise et but à même le goulot une grande rasade du liquide merveilleusement frais. Un adolescent tout en jambes s'encadra alors dans l'embrasement de la porte. Il portait un long tee-shirt noir avec un motif blanc représentant une chauve-souris, toutes ailes dehors, sur un jean informe garni d'une multitude de poches zippées. Pieds nus, bien sûr, comme il se doit...

- B'jour, m'man. Ça a été ton marché ?

Valérie se leva et vint embrasser son fils, qui fronça le nez.

- Oh, je sais, je sais... Tu n'aimes plus que je te donne des bisous... Mais ici, on est tous les deux. Pas de copains à l'horizon pour se moquer, mon grand. Alors laisse-moi ce petit plaisir, tu veux bien ? demanda-t-elle en lui ébouriffant les cheveux d'un geste tendre.

Il bondit en arrière :

- M'man ! reprocha-t-il, indigné. Tu sais bien que je déteste ce truc...

- Désolée mon grand, je n'arrive pas à m'empêcher. C'est cette tignasse qui m'attire comme un aimant. Il faut absolument que j'y glisse les doigts.

Boudeur, l'adolescent enfonça les mains dans ses poches puis il redressa subitement le nez pour implorer :

- Dis m'man, je pourrais aller au concert des Dirty Skins ? C'est dans un mois et tous les copains y vont...

- Je t'ai déjà dit que cela dépendrait de tes résultats scolaires...

- Ben justement... j'ai reçu mon bulletin vendredi, annonça-t-il, déjà sur la défensive.

- Et c'est maintenant que tu me le dis ? Vu ton air, j' imagine que je ne dois pas m'attendre à des étincelles pour ce trimestre...

- C'est pas si mauvais ! s'empressa-t-il de préciser. Toujours les maths qui...

- ...qui te posent un sérieux problème, oui je sais. Et à part ça ? Je peux le voir ce fameux bulletin ?

- sûr, m'man, et il disparut à la vue de sa mère durant quelques secondes, le temps d'aller chercher l'objet du délit.

Valérie en prit attentivement connaissance, tout en commentant certaines notes à voix haute. Joey essayait pour sa part de minimiser les dégâts quand il y en avait.

- Bon, tout compte fait, tu avais raison. J'ai déjà vu pire, finit-elle par concéder. Tu as même fait de sérieux progrès en histoire...

- C'est le prof. Il est génial ! J'adore son cours.

- Mais je croyais que tu le détestais, s'étonna Valérie, ayant entendu maintes et maintes fois son fils pester sur l'*ignoble* professeur d'histoire.

- C'est plus le même, on a un remplaçant, précisa son fils. Jusqu'à la fin de l'année en plus. C'est super !

- Eh bien ! Je ne t'avais jamais connu si enthousiaste à l'égard d'un professeur...

- Faut tout de même pas exagérer, ronchonna Joey, ses interros, elles sont canons.

- Raison de plus pour te féliciter de ta remontée spectaculaire, alors ?

Joey prit son air le plus désarmant pour susurrer :

- En me permettant d'aller au concert ?

- Tu ne perds pas le Nord on dirait. Tu oublies tes maths et tes résultats en chimie : catastrophiques ! La réunion de parents à lieu quand ?



Le jeune garçon se renfrogna :

- Jeudi...

- Nous verrons donc jeudi. Je réserve ma réponse d'ici là, mon grand.

- Ouais, c'est tout vu... grommela-t-il en tournant le talons. Je peux faire une croix dessus.

Valérie fit celle qui n'avait rien entendu. Elle était épuisée par sa journée au grand air et n'avait aucune envie de polémiquer sur un concert pendant des heures. Ah, les enfants ! Quelle source de tracas et de soucis ! Et pourtant, Dieu sait qu'elle l'aimait son Joey.

Ce n'est qu'une fois la tête sur l'oreiller que Valérie repensa subitement à l'inconnu de la brocante. A moitié endormie, elle songea qu'elle aurait quand même bien voulu connaître la raison qui avait poussé ce monsieur à la dévisager ainsi, et là-dessus, elle tomba entre les bras de Morphée.

*

Valérie se pressait vers le lycée. Elle avait donné rendez-vous à son fils, qui devait l'attendre dans le hall d'accueil. Elle poussa la porte battante et son regard chercha la silhouette dégingandée de Joey. Il venait vers elle, justement, de sa démarche lymphatique d'adolescent, la tête rentrée dans les épaules comme si tout le poids du monde pesait sur lui.

- Alors, qui va-t-on voir en premier ? interrogea la jeune femme.

- Ch'sais pas moi. Qui tu veux..., répondit-il laconiquement.

- Dans ce cas, je choisis le prof de maths. Allons-y.

En traînant les pieds, Joey la mena par le dédale de couloirs jusqu'à la classe de maths. L'enseignant était occupé avec d'autres parents et il fallut donc patienter. Enfin, Valérie put s'entretenir avec lui des problèmes de son fils. Sans doute devrait-il suivre des cours particuliers afin de se maintenir à un niveau acceptable. Joey n'avait apparemment pas la bosse des maths et Valérie avait bien du mal de le blâmer, ayant elle aussi, en son temps, sué à grosses gouttes sur les théorèmes et autres formules algébriques obtuses.

La visite suivante était pour le prof de chimie, mais une fois rendus devant le local, Valérie et Joey trouvèrent la porte close.

- Allons bon ! soupira la jeune femme. Qu'est-ce qu'il se passe encore ?

Joey avait redressé sa grande carcasse, se réjouissant d'échapper au supplice prévu. Mais sa mère ne l'entendait pas de cette oreille :

- Allons nous renseigner dans cette classe là-bas...

Son fils réagit aussitôt :

- C'est pas une classe, c'est la salle des profs !

- Raison de plus ! Peut-être y trouverons-nous ton monsieur Pamart.

D'un pas cadencé, Valérie gagna l'endroit désigné, son fils accélérant derrière elle. Les remarquant, indécis, sur le seuil, un homme se détacha d'un petit groupe d'enseignants et vint à leur rencontre :

- Bonjour Madame, bonjour Joey, leur sourit-il en guise de bienvenue.

- Bonjour Monsieur Servais, répondit Joey, un large sourire aux lèvres. Puis, tout fier, il annonça à sa mère :

- Maman, c'est mon prof d'histoire.

Valérie était pétrifiée. Cet homme, le professeur de son fils, ÉTAIT l'inconnu de la brocante. S'il y avait bien un lieu où elle n'aurait jamais pensé le revoir, c'était ici, au lycée. Reprenant son sang-froid, elle se força à tendre la main et se présenta :

- Valérie Montel. Je suis la maman de Joey.

Le regard de l'homme qui se tenait en face la dévisageait à nouveau intensément, comme s'il avait voulu sonder son moi intérieur. Il se présenta à son tour :

- Florent Servais. Votre fils est l'un de mes meilleurs élèves, Madame. Vous pouvez être fière de lui.



- Merci Monsieur Servais. Je suis, en effet, à la fois ravie et très surprise de ses bons résultats en histoire. D'habitude il ne s'agit pas de sa matière préférée, mais je crois que vous l'avez conquis...

Joey intervint, rouge comme une pivoine :

- Arrête, M'man.

L'enseignant lui jeta un regard espiègle :

- C'est vrai, Joey ?

Le jeune garçon ne savait plus où se mettre. Furieux contre sa mère, il maugréa :

- J'ai jamais dit ça. J'ai juste dit que j'aimais bien votre cours...

Le professeur lui tapa amicalement sur l'épaule :

- J'en suis très heureux, Joey. Merci.

Durant cet échange avec son fils, Valérie en avait profité pour mieux détailler leur interlocuteur. Il était grand et de stature athlétique, les cheveux châtain clair et les yeux d'un bleu profond. Son visage était bien dessiné, animé par une bouche aux lèvres sensuelles. Il dégageait une impression de virilité tranquille, atténuée par sa jeunesse apparente.

Avec ses trente-huit printemps, Valérie se sentit soudain vieille et moche. Si elle avait su, elle aurait... *T'aurais fait quoi, hein ! Ma vieille ? Mis des bas résilles et ton attirail de séductrice ?*

Inconsciemment, Valérie secoua la tête d'un air dégoûté, avant de s'apercevoir que Florent Servais avait reporté son attention sur elle.

- Quelque chose ne va pas ? questionna-t-il gentiment.

La jeune femme piqua un fard. *Seigneur, faites qu'il ne lise pas dans les pensées !*

- Non, non... nous étions à la recherche du professeur de chimie et nous ne l'avons pas trouvé dans sa classe, alors...

La diversion fonctionna à merveille. Le prof d'histoire se caressa le menton, plissa les yeux et réfléchit deux secondes, puis son visage s'éclaira :

- Ah mais, attendez, je crois que Monsieur Pamart a dû rentrer chez lui. Il ne se sentait pas très bien. Il n'a pas laissé de mot sur sa porte ?

- Non, nous n'avons rien vu, n'est-ce pas Joey ? Mais ! Où est-il passé ?

Valérie venait de s'apercevoir que Joey n'était plus à ses côtés et sa nervosité redoubla.

Florent Servais afficha un grand sourire :

- Ne vous en faites pas. Il a juste vu un de ses camarades et il en a profité pour s'éclipser.

- Je... oh ! Je suis désolée. Il faut que je remette la main sur lui. Je... j'ai été ravie de vous rencontrer.

La jeune femme tendit brusquement la main et son interlocuteur la saisit avant de la serrer d'une poigne ferme et souple à la fois, son regard bleu amusé posé sur elle. Il sembla à Valérie qu'une décharge électrique traversait son bras et elle retira sa main précipitamment, avant de presque s'enfuir, loin de cet individu mâle qui la troublait au plus haut point.

*

Après une nuit agitée durant laquelle elle n'avait quasiment pas fermé l'œil, Valérie se prépara afin de se rendre à son travail. Elle était la préposée aux prêts ce matin et s'installa donc au bureau d'accueil des lecteurs. Mais son esprit était très loin des réalités terre à terre de son métier de bibliothécaire. A plusieurs reprises, entre deux lecteurs, elle se surprit à rêvasser bêtement comme une adolescente en proie à son premier amour. La jeune femme était pourtant bien consciente de l'inutilité de ces stupides espérances. Toutefois, elle ne parvenait pas à empêcher ses folles pensées de vagabonder en eaux troubles. *Midinette, va !*

Mais après tout, il n'y avait pas de mal à rêver, n'est-ce pas ?

La semaine passa, semblable à la plupart des autres semaines de l'année et, peu à peu, Valérie remisa cet intermède romantique dans un coin de sa mémoire. Ou plutôt fit-elle semblant, n'attendant qu'un coup du destin pour attiser le feu qui couvait.

*



La jeune femme patientait en tapant du pied. Quel supplice que ces files aux caisses des supermarchés ! Cela devrait être interdit par la commission de protection des consommateurs, se dit Valérie avec ironie. Mais trêve de plaisanterie, elle devait ab-so-lu-ment se trouver à 19h30 à la salle omnisports où Joey jouait un match de volley hyper-important pour la saison et elle ne savait pas encore comment elle allait y parvenir. Enfin, moitié courant, moitié soufflant, elle surgit, échevelée, dans le hall du bâtiment

sportif. Il lui fallait encore grimper quatre à quatre les escaliers menant aux gradins et ensuite se laisser tomber avec bonheur sur un banc. Ce dernier round accompli, elle n'aurait plus qu'à se concentrer sur le match.

Les deux teams se valaient et l'action était prenante, si bien que Valérie se surprit à crier, hurler, taper des mains avec les autres supporters, toute sa vivacité revenue d'un seul coup. La rencontre en était à deux sets partout lorsque quelqu'un vint se glisser discrètement à ses côtés. Elle se poussa en jetant distraitemment un regard vers le nouveau venu et son sang se figea subitement dans ses veines.

- Bonjour, Madame Montel, lui cria Florent Servais par-dessus le vacarme ambiant.

- B... Bonjour, Monsieur... heu ... Servais, réussit-elle à balbutier précipitamment, cherchant à masquer son embarras qu'il la trouve dans un tel état de surexcitation, soit-il sportif. Heureusement, elle devait déjà être rouge pivoine et cela avait l'avantage de masquer la brusque émotion qu'il avait fait naître au plus profond d'elle-même.

- Beau match, n'est-ce pas ? continua-t-il, affichant un sourire complètement ravageur.

Mon Dieu, se rendait-il compte de l'effet qu'il lui faisait, ce grand benêt tout juste sorti des jupes de sa mère ?! Valérie ne savait plus où regarder et se tortillait les mains de nervosité. Elle se trouvait tellement ridicule de céder à pareille émotion.

- Oui... formidable, parvint-elle à articuler.

Elle vécut la fin du match dans un état second, complètement tétanisée par la présence si proche du jeune professeur.

Un torrent de hurlements et de vivats accueillit la victoire de l'équipe locale et Valérie, oubliant un instant son trouble, fit des bonds de joie en applaudissant frénétiquement avec les autres. Florent n'était d'ailleurs pas en reste, poussant des sifflements stridents, deux doigts dans la bouche.

Les spectateurs commençaient à quitter les gradins et le jeune homme effleura Valérie à l'épaule :

- Nous descendons ? proposa-t-il. Je vous offre un verre à la cafétéria en attendant Joey.

- Oh !... mais, c'est que...

- Allons, pas de manières. Cela me ferait vraiment plaisir. Venez...

Et il l'attrapa par le coude, la guidant vers la sortie. Valérie se sentait aussi molle qu'une poupée de chiffon. Ils trouvèrent à s'asseoir, coincés entre deux bandes de joyeux supporters qui fêtaient la victoire à grand renfort de chopes de bière.

- Que désirez-vous boire, s'enquit Florent, plantant ses yeux d'un bleu ardent dans ceux de la jeune femme.

- Je... un coca, s'il vous plaît, commanda-t-elle timidement.

Elle l'observa tandis qu'il se frayait un chemin parmi les groupes de causeurs. Aujourd'hui, il portait un jean délavé et une chemise de coton à grandes rayures beige et marron passée par-dessus. Il avait l'air d'un étudiant plus que d'un professeur et, sans réfléchir, elle fouilla dans son sac à la recherche de son petit miroir de poche. S'y examinant, elle vit une paire d'yeux d'un gris bleuté, légèrement étirés vers les tempes, et les quelques ridules qui les bordaient, des joues aux pommettes cramoisies, autant sous l'effet de la chaleur que des émotions ressenties, un petit nez droit et une bouche aux lèvres pleines, pas déplaisante pour un sou, le tout encadré par un ovale classique. Bref, rien de bien original qui puisse attirer un homme jeune et séduisant, mais rien de repoussant non plus, se rassura-t-elle.



Lorsque Florent entra de nouveau dans son champ de vision, deux verres à la main, son cœur fit un bond dans sa poitrine. Non, décidément, elle ne s'y habituerait jamais. Les entrailles bouleversées, elle le vit déposer les boissons sur la table et il se glissa tant bien que mal sur la banquette à ses côtés. Le coin était surpeuplé et les places plutôt étroites. Conclusion, ils se retrouvèrent serrés l'un contre l'autre, cuisse contre cuisse, épaule contre épaule, sans l'avoir délibérément voulu. Du moins, c'est ce dont Valérie

essayait de se persuader, alors que ce contact de leur deux corps la brûlait presque autant au sens propre qu'au sens figuré. Des pensées hautement impudiques se bousculaient dans sa pauvre petite tête et, pour se donner une contenance, elle se saisit de son verre de coca et en avala une grande rasade, piquante et rafraîchissante à souhait.

- Joey se débrouille pas mal du tout au volley-ball, constata-t-il en se penchant amicalement vers elle.

Ouf ! Une conversation anodine. Voilà ce qu'il lui fallait pour l'aider à reprendre ses esprits, songea Valérie.

- Il a commencé à l'âge de dix ans et il a tout de suite mordu, expliqua-t-elle. Quand il était plus petit, il adorait regarder les matches à la TV. Malheureusement, c'est plutôt rare si on n'a pas le câble...

Leur début de conversation fut interrompu par l'arrivée des héros du jour, de nouveau applaudis par leurs fans.

- Voilà Joey ! Joey ! appela-t-elle en levant le bras. Joey, par ici !

Son fils vint vers eux, un large sourire aux lèvres.

- On les a eus, M'man ! On les a eus. C'était un super méga match ! Wahoou, vous étiez là aussi Monsieur Servais. On a été GRANDS, hein ?

- Epatant, Joey. Il y avait longtemps que je n'avais plus vu de l'aussi beau spectacle. Vous vous êtes battus comme des lions. Félicitations.

Aux anges, Joey se retourna vers sa mère :

- S'il te plaît, M'man, toute l'équipe va manger une pizza ce soir. Je peux y aller, hein ? C'est pas drôle si tu m'obliges à rentrer avec toi.

- Oh la la ! Tu me donnes l'impression d'être une mère tortionnaire, mon grand. Bien sûr que tu peux aller avec tes copains mais je viendrai te chercher à... disons à minuit. Ça te va ?

Le visage du garçon s'était éclairé mais en entendant la fin, il se renfrogna :

- Mais je vais avoir l'air débile, moi, si ma mère vient me chercher comme un gosse à la maternelle.

- Sauf que là tu ne seras pas à la maternelle mais au resto, et que tu es encore trop jeune pour rentrer seul à cette heure tardive, le moralisa sa mère.

Il baissa la tête, boudeur :

- Bon, je suppose que c'est déjà pas si mal, finit-il par soupirer.

Florent Servais choisit ce moment pour intervenir :

- Je pourrais venir te chercher, moi, si ta mère n'y voit pas d'inconvénient, proposa-t-il prudemment. Puis il se tourna vers Valérie : Qu'en dites-vous ?

- Oh ouaaais ! Ce serait super cool, éclata Joey, ravi de l'aubaine. Dis oui, M'man, je t'en supplie.

- Mais... je ne sais que dire. Vous êtes vraiment certain que cela ne vous dérange pas ? s'inquiéta-t-elle.

Le professeur la tranquillisa :

- Pas de problème, je vous assure. Cela me ferait vraiment plaisir.

Elle se laissa donc convaincre :

- Eh bien c'est d'accord, lâcha-t-elle très vite. Mais dépêche-toi de filer avec tes copains avant que je ne change d'avis !



Le jeune garçon ne se le fit pas dire deux fois et se hâta vers la sortie en compagnie de ses camarades.

- C'est vraiment très gentil de vous être proposé, Monsieur Servais. C'est parfois difficile pour moi de gérer ce sale caractère d'adolescent. Il y a des jours où je ne peux pas le prendre avec des pincettes tellement il est hérissé. Dire qu'il n'y a pas si longtemps je pouvais encore le dorloter à mon aise.

- Ils passent tous par là, vous savez. Et je pense que Joey n'est pas le pire.

Vous rappelez-vous, à son âge, comment vous vous comportiez avec vos parents ? questionna-t-il, une petite étincelle malicieuse dans le regard.

La jeune femme émit un petit rire gêné :

- Il est vrai que je n'étais pas toujours agréable à vivre. J'étais même parfois carrément insupportable. Puis, soudain songeuse, elle reprit : Je me rappelle que, après une dispute, je me réfugiais au fond du terrain qui entourait notre maison. Il y avait un vieux cabanon tout délabré et j'y pleurais toutes les larmes de mon corps, me sentant incomprise pour la vie entière. C'est drôle, maintenant que j'y repense, j'y avais rencontré un petit garçon. Le pauvre. Un jour, les services sociaux sont venus le chercher chez lui et l'ont emmené. Il était battu par ses parents. Ces gens ont même été emprisonnés, je crois. C'est terrible ce que certaines personnes sont capables de faire à des enfants.

Florent la fixait étrangement, semblant boire ses paroles, l'œil brillant. La jeune femme lui sourit, un peu nostalgique, sans remarquer l'attitude singulière de son interlocuteur.

- Ce petit garçon, vous aviez parlé avec lui ? la questionna-t-il, apparemment curieux d'en savoir plus.

- Oui, bien sûr. Il était très mur pour son âge. Moi, j'avais quinze, seize ans, je ne sais plus au juste. En me voyant pleurer si fort, il avait cru que je subissais les mêmes atrocités que lui. Cela m'avait marquée et, grâce à lui, j'ai réalisé la chance que j'avais d'avoir des parents comme les miens. Cette rencontre m'a obligée à considérer les choses d'un autre œil et, à dater de cette époque, je me suis assagie. Au fait, maintenant ça me revient, il s'appelait comme vous : Florent.

Le jeune homme tressaillit, ouvrit la bouche comme s'il allait dire quelque chose mais, pénétrée de ses souvenirs, la jeune femme continua :

- Il me semble qu'il avait dix ans. J'aimais bien le rencontrer au cabanon. Nous parlions ensemble de beaucoup de choses. Je me suis souvent demandée ce qu'il était devenu..., soupira la jeune femme. Pauvre gosse.

Le jeune enseignant se racla la gorge, l'air très ému :

- C'est une histoire très triste, convint-il, avalant nerveusement sa salive. Désirez-vous encore un coca ?

La cafétéria commençait à se vider peu à peu. Jetant un coup d'œil à sa montre, Valérie le remercia :

- Non merci, c'est bien gentil mais il est déjà tard et je suis venue à pied de la maison.

- Je vous raccompagne, dans ce cas !

- Oh... ne vous croyez pas obligé, je suis une grande fille, vous savez.

Il planta son beau regard bleu dans les yeux de la jeune femme et lui dit doucement :

- Oui, je sais. Mais il se trouve que j'en ai envie. Alors dites-moi que vous acceptez ?!

Extrêmement troublée par le ton caressant qu'il avait employé, Valérie déglutit avec peine, les jambes flageolantes. Voilà que ça la reprenait, cette chaleur insidieuse qui l'envahissait toute. Avec un sourire qu'elle voulait désinvolte, elle acquiesça à sa demande.

Une fois dans la voiture, un silence embarrassé s'était installé entre eux, mais la voix rieuse du jeune homme perça soudain le silence :

- Je peux conduire toute la nuit si vous voulez, mais ce serait peut-être mieux si vous me donniez votre adresse.

Dans l'obscurité bienvenue, la jeune femme rougit de sa bêtise:



- Quelle idiote je fais ! s'exclama-t-elle, fâchée contre elle-même. Je vais vous dire par où aller. Ce n'est pas très loin.

Parvenu devant son domicile, il se gara et stoppa le moteur de sa VW Golf. Valérie avait déjà la main sur la poignée de la portière lorsque, d'un geste, il la retint :

- Valérie... Je peux vous appeler Valérie ?

- B... Bien sûr, lui répondit-elle d'une voix étranglée.

- J'ai passé une excellente soirée en votre compagnie et j'aimerais beaucoup vous revoir... Accepteriez-vous que je vous invite au restaurant un de ces soirs ?

Valérie avait le cœur qui battait la chamade, si fort qu'il lui semblait que Florent devait l'entendre lui aussi. Elle ne comprenait pas ce qu'il pouvait bien lui trouver, mais il semblait pourtant qu'elle lui plaisait pour de bon. Néanmoins, à la faveur de la nuit, elle se décida à poser la question qui la taraudait depuis qu'elle l'avait vu pour la première fois :

- Monsieur Servais...

- Florent, l'interrompit-il.

- Bon... Florent, voilà... Avant de vous donner une réponse, je veux que vous sachiez que j'ai trente-huit ans et...

Il éclata d'un rire sonore :

- C'est cela qui vous tracasse ? Vous me trouvez trop jeune pour vous faire la cour ?

Sans lui laisser le temps de réagir, il se pencha vers elle et lui prit le menton, la forçant à le regarder, et Valérie se noya dans l'intensité de ses prunelles. Il murmura alors :

- Il y a si longtemps que je vous cherche, Valérie. Maintenant que je vous ai trouvée, vous aurez du mal à vous débarrasser de moi.

La jeune femme avait fermé les paupières, complètement chavirée par ces paroles ensorcelantes. Elle sentit ses lèvres, chaudes et fermes, effleurer le coin de sa bouche et tout son être se tendit vers lui. De ses doigts, elle caressa la nuque masculine et l'attira vers elle, lui offrant sa bouche avec volupté. Leur baiser fut profond et d'une sensualité si intense que Valérie prit soudain peur de ses propres réactions. Elle s'arracha à leur étreinte :

- Florent... il ne faut pas... c'est trop tôt. Excusez-moi, je n'ai pas l'habitude de... de me laisser aller comme ça. Je dois rentrer maintenant.

Elle sortit vivement de la voiture, craignant qu'il ne cherche à la retenir, mais il ne fit pas un geste, lui disant simplement :

- Je vous ramène Joey tout à l'heure, comme promis.

Elle le regarda, égarée. Mon Dieu, elle en avait complètement oublié son propre fils ! Cet homme la ferait mourir !

- Oui, bien sûr. Merci encore.

Elle se maudit intérieurement pour la banalité affligeante de cette réponse. Quelle cruche ! Merci pour quoi d'abord ? Pour son baiser ou pour son fils ? Raide comme un piquet, elle suivit sa voiture des yeux jusqu'à ce qu'elle tourne au premier carrefour.

Elle referma la porte d'entrée derrière elle et se laissa aller contre le battant, une foule d'émotions la traversant comme autant de décharges électriques.

Florent... Florent...

Elle n'en revenait toujours pas de ce qui venait de lui arriver à ELLE, femme mature de trente-huit printemps, mère d'un fils de quatorze, bientôt la maîtresse d'un homme dont elle était certainement l'aînée de dix ans. A cette dernière pensée, elle sursauta. L'image de Joey, le regard accusateur, se dressa devant ses yeux. Comment pourrait-elle expliquer cela à son fils ? Il avait beau apprécier son prof d'histoire, elle se doutait qu'il accepterait beaucoup moins facilement de le retrouver dans les bras de sa mère, voire dans son lit. Cette relation était décidément vouée à l'échec dès le départ, mais c'était si bon de se sentir de nouveau désirée par un homme. Elle n'osait pas dire *aimée*, car cela lui semblait encore trop invraisemblable.



En attendant le retour de Joey, elle fut prise d'une frénésie de rangement et de nettoyage, incapable de rester tranquille deux minutes. Elle se sentait en ébullition, déjà rien qu'en sachant qu'elle reverrait Florent pas plus tard que tout à l'heure. Les minutes s'égrenaient d'ailleurs à la vitesse d'un limaçon et minuit lui paraissait à cent lieues de là.

Enfin, telle Cendrillon, elle entendit sonner les douze coups et guetta leur arrivée par la fenêtre. Quelques minutes plus tard, la Golf s'arrêtait pour la deuxième fois de la soirée devant chez elle.

Intimidée malgré elle, Valérie sortit sur le perron, les bras serrés autour du corps comme pour se protéger. Elle vit Joey sortir du véhicule, parler quelques secondes au conducteur, puis se diriger vers la maison d'un pas nonchalant. Avec avidité, ses yeux fouillaient l'espace qui la séparait de Florent. Lui aussi la regardait intensément. Enfin il leur adressa un petit signe de la main et démarra. Valérie passa le bras autour des épaules de son fils qui, pour une fois, se laissa faire et ils rentrèrent tous deux à l'intérieur.

*

La sonnerie stridente de son portable la réveilla. Du creux de son oreiller, où elle avait enfoui son visage, Valérie émit un grognement indistinct. Elle tâtonna sur sa table de nuit à la recherche de l'objet du délit. Se tournant à demi, elle colla l'appareil à son oreille et répondit d'une voix ensommeillée :

- Allô...

- Bonjour Valérie, lui murmura une voix mâle et tendre. J'ai l'impression que je vous réveille...

Cette voix... Cette voix qui l'avait hantée toute la nuit ! Instantanément sur le qui vive, la jeune femme se redressa. Elle dit la première chose qui lui venait à l'esprit, c'est-à-dire une sottise :

- Mais quelle heure est-il donc ?

- J'ai bien peur qu'il soit près d'onze heures, l'informa-t-il, taquin.

La jeune femme ouvrit de grands yeux :

- Seigneur, ce n'est pas possible !

Mais son réveil lui confirma la vérité. Confondue, elle demeura sans réaction.

- Avez-vous bien dormi, Madame Montel ? s'informa la voix veloutée.

Valérie gémit doucement :

- Non, je n'ai pas bien dormi du tout et c'est de votre faute, accusa-t-elle sans pitié.

- De MA faute ? s'enquit-il, faussement interloqué. Mais je ne vous ai pourtant rien fait, Madame Montel, se défendit-il d'un ton comique.

- Eh bien vous auriez peut-être dû, Monsieur Servais ! répliqua la jeune femme, aussitôt effarée par sa propre audace.

Il y eut un silence sur la ligne, puis Florent déclara, tout à fait sérieusement cette fois :

- Votre invitation me tente assez, Valérie. Là vous jouez avec le feu, ma douce, car je ne me le ferai pas dire deux fois. Mais trêve de plaisanterie, je vous téléphonais pour vous inviter au restaurant. Que diriez-vous d'un bon chinois ce soir ?

- Ce soir... Valérie réfléchissait à toute vitesse. Était-elle libre de son temps ce soir ? Joey passait le week-end avec son père et elle était donc, oui, libre comme l'air. Ses mains tremblaient sur le téléphone lorsqu'elle donna sa réponse, prenant le ton le plus désinvolte de son registre vocal :

- Va pour ce soir, Monsieur Servais.

- Florent ! lui intima-t-il. Je viendrai vous prendre à 19h00. A très bientôt, ma douce Vali.

Et il raccrocha.

Valérie n'était pas certaine d'avoir bien entendu : l'avait-il réellement appelée Vali ? Quand donc, pour la dernière fois, quelqu'un l'avait-il appelée par ce surnom ? Pascal, son ex, le



trouvait ridicule et ses parents avaient cessé de lui donner ce sobriquet à sa propre demande à elle. Il s'agissait certainement d'une coïncidence, ou alors elle avait mal entendu.

*

Valérie avait perdu des heures à choisir un vêtement digne de convenir à cette occasion. Après avoir mariné dans un bain parfumé aux huiles essentielles, elle avait enfilé ses dessous de lingerie fine, mettant son corps nu en valeur. Puis elle avait revêtu la petite robe droite de couleur prune qui soulignait le moindre de ses mouvements et dont l'ourlet s'arrêtait au-dessus du genou, dévoilant le galbe séduisant de ses jambes. A présent elle maniait le sèche-cheveux au-dessus de ses mèches rebelles, espérant bien les faire tenir par la suite en chignon élégant, dégageant ainsi la courbe délicate de sa nuque. Enfin, elle s'empara de sa trousse à maquillage afin de parfaire les traits de son visage. Une trace d'ombre à paupières par-ci, un coup de blush par-là, et la touche finale : le brillant à lèvres. Ah oui, une dernière petite chose : les escarpins.

Se plantant devant le miroir, Valérie se détailla sous toutes les coutures. *Pas mal*, décida-t-elle et, satisfaite de son image, elle descendit attendre au salon.

La VW Golf surgit pile à l'heure le long du trottoir. Valérie se leva du fauteuil, en proie à une extrême nervosité. Subitement, elle doutait d'elle-même, regrettant de s'être mise sur son trente et un. Et s'il allait arriver en jean et liquette, décontracté... Elle renversa la tête vers le plafond en joignant les mains. *Oh non, pas ça !*

De toute façon, il était trop tard. Florent venait de sonner à la porte. Inspirant un grand coup, la jeune femme se dirigea vers l'entrée et lui ouvrit, le sourire mal assuré.

La chaleur de son regard mâle l'enveloppa aussitôt d'une caresse aérienne et Valérie se sentit fondre comme le miel d'acacia dans un thé brûlant.

- Bonjour, entrez je vous en prie..., déclara-t-elle précipitamment.

Elle s'effaça afin de le laisser passer, essayant de masquer le tremblement qui avait pris possession de ses mains. Enfin, elle lui fit face, les yeux brillants et le souffle un peu court.

- Bonjour Valérie, la salua-t-il d'une voix un peu voilée. Voici pour vous...

Il lui tendit alors un magnifique bouquet de fleurs qu'il avait dissimulé jusque-là derrière son dos. Valérie accueillit cette diversion avec soulagement. Ouf ! De quoi lui occuper les mains !

- Comme c'est gentil. Je vous remercie Florent, elles sont très belles. Mais venez donc vous asseoir quelques minutes au salon. Je vais prendre un vase pour ces fleurs, débita-t-elle d'une traite sans prendre le temps de respirer.

Le jeune homme l'observait, un petit sourire au coin des lèvres. Il avait sans nul doute relevé le trouble qui l'habitait et s'en amusait. Valérie pinça les lèvres, redressa le buste avec dignité, et partit comme une flèche en direction du salon. Florent la suivit plus nonchalamment, prenant le temps d'observer la déco de la petite maison. Il encadra sa haute taille dans l'embrasure de la porte et s'appuya avec décontraction contre le chambranle, les bras croisés sur le torse. Il suivait des yeux l'affairement de Valérie, qui essayait gauchement de faire rentrer les tiges de son bouquet dans un vase trop petit. Soudain, en deux enjambées, il fut derrière elle, son corps athlétique à quelques millimètres de son dos. Il posa les doigts autour des épaules de la jeune femme et inclina la tête vers elle :

- Vous vous y prenez mal, lui murmura-t-il. Laissez-moi faire. Et tout en saisissant les fleurs il déposa une pluie de petits baisers dans le creux de l'oreille de Valérie.

Celle-ci s'était figée sur place, les paupières serrées très fort, hésitant entre défaillir immédiatement ou affronter l'ouragan de sensations qu'il avait déclenché en elle. Elle opta pour la seconde solution au moment même où Florent la lâcha afin de s'occuper des fleurs.

- La !... voooilà..., dit-il, satisfait du résultat. Puis son regard dériva vers la jeune femme, dont il suivit chaque courbe du corps avec un intérêt qui n'avait rien de scientifique.



Valérie fut envahie par une bouffée de fièvre et baissa pudiquement les yeux, avant de l'affronter à nouveau. Il prit ses mains dans les siennes et en caressa doucement le dos avec le pouce.

- Vous ai-je dit combien vous êtes belle ? la questionna-t-il d'une voix enrouée par l'émotion.

- N... Non.

- Alors, je vous le dis : vous êtes si belle, Valérie... Si nous ne partons pas immédiatement, je ne sais pas si nous arriverons jusqu'au restaurant ce soir, essaya-t-il de plaisanter en la couvant ardemment des yeux.

- Dans ce cas, allons-y... suggéra la jeune femme d'une toute petite voix.

*

Au travers du pare-brise de la voiture, Valérie regardait défiler les platanes qui bordaient la rue sans les voir. La soirée avait été merveilleuse et Florent encore plus. Elle ne parvenait pas à croire totalement à son bonheur. En général, dans la vie, les choses ne sont jamais si simples. Il y a toujours un bâton qui se met en travers de la roue. Elle en était là de ses réflexions lorsqu'ils stoppèrent devant chez elle. Florent coupa le moteur et se tourna vers elle, haussant les sourcils d'un air interrogateur tout en lui souriant. Prenant son courage à deux mains, la jeune femme parla :

- J'ai passé une excellente soirée avec vous, Florent. Le repas était divin. Merci pour votre invitation et...

Allons, lance-toi ma fille ! Tu n'attends que ça et tu le sais !

- ...je vous offre un café ? Ou... un thé peut-être ?

Mon Dieu ! Comme elle devait être transparente... Dans les films, on savait bien ce que signifiait cette dernière réplique !

Tendant le bras, il laissa son index errer sur la joue empourprée de la jeune femme avant de lui ramener tendrement une mèche de cheveux derrière l'oreille. Il plongea son regard dans le sien et répondit d'une voix suggestive :

- Oui. J'en ai même très envie... mais êtes-vous vraiment certaine de souhaiter m'offrir ce café ? ajouta-t-il doucement, jouant pudiquement sur les mots pour s'assurer du consentement de sa compagne.

- Oui, je le veux, déclara-t-elle alors fermement.

Elle alluma la lumière du salon et se dirigea nerveusement vers la chaîne stéréo. Elle était tendue comme un arc et avait pleinement conscience de la présence de Florent dans la pièce, à quelques pas d'elle. Elle appuya sur le bouton et la voix terriblement sensuelle de NeNeh Sherry chantant son célèbre slow "Woman " envahit la pièce. A ce moment, elle sentit deux mains brûlantes se poser sur ses hanches et elle fut prise de frissons incontrôlables. Florent l'obligea à se tourner vers lui et l'enlaça doucement, se mouvant avec elle sur le rythme langoureux de la musique. Valérie s'abandonna avec bonheur entre les bras masculins. Elle sentait ses doigts la caresser à travers la fine étoffe de sa robe. Elle avait enfoui son visage au creux de l'épaule du jeune homme, mais bientôt celui-ci lui releva le menton et lui prit passionnément les lèvres. Valérie s'agrippa à la nuque virile, le pressant de continuer cette délicieuse torture. S'arrachant à regret à ce baiser, Florent la dévisagea avec fièvre :

- Vali... oh Vali, ma douce, j'ai tellement envie de toi.

Valérie n'hésita pas un instant et l'entraîna vers sa chambre où ils purent donner libre cours à la passion qui les dévorait.

*

Allongé dans le lit, Florent caressait tendrement les cheveux de sa compagne endormie. Il avait si souvent songé à elle durant ces années difficiles. C'était le désir de la retrouver un jour qui lui avait permis de tenir, de mener à bien des études. Elle qui lui avait mis du baume au cœur lorsque, enfant, il venait se réfugier dans ses bras. A cette époque de sa vie, elle était



la seule en qui il avait confiance. Et les souffrances que ses monstres de parents lui infligeaient étaient oubliées dès qu'il la voyait. Il avait été tellement bouleversé lorsque Vali avait évoqué leur rencontre, à la cafétéria, certain qu'elle allait faire le rapprochement entre l'enfant qu'elle avait connu et l'homme qu'il était devenu. Il avait été à deux doigts de tout lui avouer mais, au dernier moment, il avait reculé, incapable de lui révéler ce secret qu'il tenait enfoui depuis si longtemps. Il savait à présent qu'il l'avait toujours aimée. Même étant enfant, il l'aimait déjà d'un amour inconditionnel. Il ne l'avait jamais oubliée et se sentait apaisé aujourd'hui que sa quête était terminée.

A cet instant, la jeune femme remua et s'éveilla en clignant des yeux. Il lui sourit avec tendresse tandis qu'elle le pressait contre elle dans un élan de bonheur. Elle se hissa sur un coude afin de mieux le regarder. A le voir si proche d'elle, son cœur palpitait d'allégresse toute neuve. De son doigt, elle suivit la courbe de ses lèvres pleines. Puis sa main descendit, dessina la courbe de sa mâchoire, effleura sa pomme d'Adam avant de s'aventurer sur son torse, délicieusement folâtre. En gémissant, il saisit sa main et repoussa la jeune femme sur le dos, la couvrant de son corps puissant. Il l'embrassa.

- Oh Vali, Vali, comme je t'aime !

Valérie tressaillit. Encore ce surnom. Elle voulait en avoir le cœur net :

- Florent... Cela me fait tout drôle que tu m'appelles ainsi. Tu sais, tout le monde me donnait ce surnom lorsque j'étais gamine.

Le jeune homme se rembrunit quelque peu. L'heure de la vérité avait sonné. Il devait lui dire...

- Florent ? s'inquiéta la jeune femme, attentive à son changement d'humeur.

Il lui caressa la joue et lui sourit, rassurant :

- Vali... je dois te dire quelque chose et ce n'est pas facile pour moi.

Valérie s'était raidie imperceptiblement. Elle sentait bien que quelque chose le tracassait et elle avait surtout très peur qu'il lui annonce qu'il s'était trompé et qu'il ne souhaitait pas la revoir après ce soir. Elle tremblait rien qu'à cette idée déchirante. La jeune femme remonta le drap sous son menton, dans un geste de protection inconscient, et attendit le verdict.

- Voilà... en fait, tu me connais depuis très longtemps. Enfin... pour être exact, nous nous sommes connus il y a très très longtemps... Tu te souviens de ce petit garçon maltraité dont tu m'as parlé à la cafétéria ?

Valérie se redressa, incrédule :

- *Florent* ! C'est toi ? Enfin, tu es lui ! Oh seigneur, je ne sais plus ce que je dis !

Elle le repoussa sur le flanc et se leva d'un bond, complètement nue, faisant les cent pas le long du lit en se tenant à tête entre les mains. Soudain elle s'arrêta net et le fixa, les cils humides d'émotion :

- Je ne te crois pas ! C'est impossible ! Comment m'as-tu retrouvée ?

Florent vint la couvrir du drap de lit, l'enlaçant par les épaules et la forçant à s'asseoir. Il mit un genou à terre pour se trouver à sa hauteur. Mais elle baissait la tête, les sourcils froncés, en proie à l'incertitude.

- Vali, regarde-moi... je te jure que c'est la vérité. J'avais toujours eu dans l'idée de partir à ta recherche un jour ou l'autre, mais le hasard a fait les choses plus rapidement que moi. D'abord, je n'y ai pas cru, comme toi, mais ensuite les pièces du puzzle se sont si bien emboîtées que... le doute ne m'a plus été permis. Lorsque j'ai entendu le son de ta voix, sur cette brocante... j'ai pensé que je rêvais, vraiment. Mais tu étais bien réelle et je n'en croyais pas mes yeux. En plus, tu étais tellement belle... tellement plus que dans mes souvenirs.

Des larmes coulaient, silencieuses, sur le visage de la jeune femme, tandis qu'elle parcourait des yeux les traits de Florent à la recherche de l'enfant qu'elle avait connu.

- Je t'ai vu moi aussi, ce jour-là, à la brocante, dit-elle d'une voix cassée. Je n'ai pas compris pourquoi tu me dévisageais de cette façon... mais tu m'avais déjà troublée, ajouta-t-elle avec un sourire mouillé, portant amoureusement la main à la joue du jeune homme.

Il attrapa cette main et déposa un baiser en son creux. Alors Valérie l'enlaça, le serrant contre sa poitrine dans un élan d'amour :

- Je t'aime, Florent. J'aimais le petit garçon que tu étais comme un frère et je suis tombée amoureuse de l'homme que tu es aujourd'hui au premier regard... Si on m'avait dit que je détournerais un jour des mineurs d'âge... lâcha-t-elle soudain en pouffant.

Il releva la tête, les yeux pétillants, et la renversa sur le lit :

- Attends un peu, gronda-t-il faussement, tu vas voir de quoi le mineur d'âge est capable.

Et ils éclatèrent de rire en se bataillant sur le couvre-lit.

*

Lorsque Valérie annonça prudemment sa relation avec Florent à son fils, elle fut sidérée par sa réponse :

- Qu'est-ce que tu crois, M'man. J'avais bien vu qu'il se tramait quelque chose entre vous deux. Je suis vachement content que Monsieur Servais devienne mon beau-père. Tu sais, il adore les Dirty Skins...

FIN

